

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 11 (1876-1879)

Artikel: Voyage en Islande
Autor: Rougemont, Ph. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-88115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VOYAGE EN ISLANDE

Par M. le prof. Ph. de ROUGEMONT.

Au commencement de l'été passé, ou plus exactement le 7 juillet, M. le D^r Paul Vouga et moi, nous quittions Copenhague, embarqués sur l'*Arcturus*, vapeur danois dont la destination était Reykiavik. Depuis longtemps, je désirais faire un voyage en Islande, afin de voir : 1^o le pays volcanique par excellence, et 2^o la faune d'une latitude presque polaire, et comme cette année-là, les circonstances se prêtaient favorablement à un voyage lointain, nous partîmes sans tarder davantage. Le 20 juillet, nous étions à Reykiavik, après avoir touché à Granton (Edimbourg) et à Thorshavn (Féroë). Aussitôt débarqué, nous nous procurâmes un guide qui savait à peine quelques mots d'anglais et neuf chevaux, dont trois pour les bagages. Trois jours après, tous les préparatifs de voyage étaient terminés et toutes les informations étaient prises sur le pays que nous allions traverser.

Notre plan était de voir les Geysers en passant par Thingvellir, puis de visiter l'Hécla avant de traverser l'île dans la direction du nord. Thingvellir fut le but de notre première journée d'équitation, et au lieu d'atteindre cette localité vers les sept ou huit heures du soir, nous n'y arrivâmes qu'à une heure du matin, grâce à notre inexpérience. Nos chevaux de bagages étaient trop pesamment chargés et nos chevaux de selle, sortis tout récemment des pâturages, avaient un trot tellement dur que nous fûmes en chaires vives au bout de quelques heures.

La contrée entre Reykiavik et Thingvellir est des plus monotone, le sol est basaltique et la végétation est pour ainsi dire nulle. Thingvellir est situé au bord du lac Thingvalla. Cette localité est composée d'une église et d'une ferme (*bær*) habitée par un pasteur ; elle présente un certain intérêt, non-seulement à cause du pittoresque du lac et des montagnes qui la dominent, mais aussi à cause de l'Almannagia, crevasse large et profonde qui s'étend du S. au N. sur une longueur de près de trois kilomètres. Quand on arrive de Reykiavik, on est arrêté, à portée de carabine de Thingvellir, par cette crevasse profonde de cent pieds et large de cinquante à soixante. La seconde paroi est moins élevée que celle qui fait partie du plateau et son côté externe va en s'inclinant jusqu'à la rivière qui se jette dans le lac de Thingvalla. De l'autre côté de la rivière, on observe une succession de crevasses parallèles semblables à l'Almannagia, mais elles sont moins larges et remplies d'une eau limpide comme du cristal. Ces crevasses se succèdent jusqu'à ce que la contrée ait atteint le niveau normal du plateau. Comme en Islande, les modifications ou bouleversements du terrain sont rarement causés par les tremblements de terre, on attribue tout aux coulées de lave ou de basalte, et, pour le cas présent, ce serait une énorme coulée de basalte qui, comblant en partie le lac de Thingvalla, se serait crevassée ainsi ; mais d'un autre côté, il est fort probable que lors de la formation de ces crevasses, le lac n'existait pas et que le plateau de basalte recouvrait l'emplacement de Thingvellir comme on le voit se prolonger plus loin. Il semble évident qu'on a affaire à un effondrement causé par de violents tremblements de terre.

De Thingvellir nous allâmes aux Geysers situés à une étape plus à l'est. Ces sources d'eau bouillante occupent le versant sud d'une petite montagne conique et isolée au milieu d'une immense plaine. Le sol sur lequel elles se trouvent est composé de tufs siliceux friables, renfermant dans quelques endroits des feuilles fossilisées de bouleau. Ces sources,

au nombre de quarante, présentent des phénomènes très intéressants : les unes émettent une eau claire et sulfureuse ; d'autres ont une eau dépourvue de soufre, et les dernières, les plus curieuses, font jaillir une eau boueuse. Le lendemain de notre arrivée aux Geysers, le Grand-Geyser fit éruption et nous pûmes jouir du spectacle que tant de voyageurs sont venus voir en vain, car cette source est intermittente, et reste souvent quinze jours sans projeter son eau en colonne. Le Grand-Geyser a une forme particulière : ses eaux ont créé un bassin de tuf siliceux circulaire d'une douzaine de mètres de largeur sur une profondeur d'un mètre ; le centre est perforé d'un puits de deux mètres de diamètre ; quant à sa profondeur, elle est inconnue. C'est par ce puits que l'eau monte lentement et remplit le bassin ; le trop-plein s'écoule par dessus les bords, augmentant constamment l'épaisseur du tuf par de nouveaux dépôts.

Quelques instants avant l'éruption, le sol fut ébranlé par de violentes détonations semblables au feu d'une batterie éloignée, et l'eau arriva en plus grande abondance dans la cuvette ; peu à peu elle forma un dôme, s'éleva en colonne de dix à vingt pieds de hauteur, puis, après une très forte détonation, elle monta au maximum de quatre-vingts à cent pieds, en dégageant un nuage de vapeurs telles que le jet fut plus ou moins caché aux yeux des observateurs qui se tenaient à quelques pas de là. L'éruption dura cinq minutes environ et après que la dernière détonation eut lieu, la cuvette se vida complètement et l'eau du puits descendit à un niveau de trente à quarante pieds plus bas, qui est celui de la plaine. Quelques instants après, l'eau se mit à remonter le long du puits, la cuvette se remplit de nouveau et le Grand-Geyser reprit la physionomie que nous lui avons connue auparavant.

Quant à l'explication de ce phénomène, il faut admettre, avec tous les auteurs, qu'il existe une nappe d'eau souterraine en contact avec une source de calorique, et que la vapeur condensée sous la voûte formée par le sol est obligée

de se faire place en refoulant l'eau par le puits dont l'orifice inférieur est submergé.

Une source non moins intéressante que le Grand-Geyser, c'est le Strokkur, dont les éruptions ont lieu très irrégulièrement aussi, mais peuvent être produites artificiellement en jetant dans le puits un certain nombre de mottes de gazon.

Après avoir vu le phénomène le plus curieux de l'Islande, nous partîmes le lendemain, non pour l'Hécla, le temps était trop mauvais, mais pour le centre où il n'y a absolument rien à voir, si ce n'est des plateaux couverts de neige et des vallées arides, pleines de cailloux et de cendres volcaniques. Le soir, nous arrivâmes à Brunnar où l'on ne trouve pas d'habitations; mais, comme le nom permet de le deviner, il y a de l'eau en abondance, ce qui était heureux pour nos chevaux qui, depuis les Geysers, c'est-à-dire pendant quatorze heures, n'avaient pas bu.

Depuis les Geysers, nous avons suivi la direction nord-ouest; arrivés à Brunnar, nous étions au nord-est du lac Thingvall. Ainsi, les trois localités de Thingvellir, Geysers et Brunnar, forment entre elles un triangle isocèle dont les côtés ont la longueur d'une étape.

Cette nuit passée à Brunnar fut une des plus froides que nous ayons eues en Islande, car nous étions entourés par des glaciers et des neiges éternelles et l'altitude était de 800 pieds au-dessus de la mer. La journée suivante, nous montâmes insensiblement jusqu'à l'entrée du col, le Kaldidalr, qui sépare la montagne Ok du glacier Geitland; mais, de là, ce fut une vraie ascension; nous nous élevâmes à 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer, ayant dépassé ainsi de 300 pieds la limite des neiges éternelles. Pendant deux heures, nous marchâmes soit sur le bord du glacier Geitland qui était à notre droite, soit sur un dédale de matériaux roulés qui composent la moraine terminale, la seule que forment ces glaciers. Arrivés au sommet du col, nous nous crûmes au Spitzberg. Le vent, qui descendait avec force du Geitland, nous transperçait de part en part; mains et pieds étaient insensi-

bles et l'air était rempli de petits grains de grésil qui nous piquaient le visage comme autant d'aiguilles ; malgré cela, le spectacle était grandiose. Le Geitland se montrait dans toute son étendue ou plutôt il s'étendait à perte de vue dans la direction du nord, formant une croupe, un dos sur lequel la blancheur de la neige, qui se découpait sur un ciel gris, n'était tachée ni de moraines, ni de pics, ni de parois de rochers ; aucune crevasse n'était visible, si ce n'est dans la partie inférieure où la glace tombe en cascade. Nous étions trop près du glacier pour voir sa largeur, mais, d'après les cartes, le Geitlandjökull forme avec le Blafellsjökull, le Langjökull et l'Eyriksjökull, un plateau glacé de cinquante kilomètres de longueur sur vingt de largeur.

Il est impossible de comparer les glaciers suisses avec les glaciers de l'Islande ; les conditions sont autres, et les phénomènes si intéressants que nos glaciers nous présentent ne peuvent se produire ici. Ainsi, les moraines latérales et médiane ne peuvent se former, puisqu'il n'y a pas de rochers qui dominent la glace ; il ne peut y avoir qu'une moraine terminale que je nommerai, pour le cas présent, marginale, car ces glaciers n'étant pas enfermés dans des vallées, n'ont pas de courant déterminé, mais laissent échapper leur glace par tous les bords du plateau. Partout où je pus examiner cette moraine, je la trouvai composée de basaltes polis et rayés, en tous points semblables aux cailloux striés des Alpes.

Après avoir constaté l'existence de moraines en Islande, il reste à savoir si elles continuent à se former, à augmenter, ce dont je doute fort. En Suisse, les matériaux tombent sans interruption des sommités qui dominent la neige ou la glace ; ces matériaux, pénétrant dans le glacier, finissent par être polis et sont rejetés sur la moraine terminale. Mais en Islande, que ce soit sur les glaciers dont nous parlons, ou sur le Hofsjökull ou sur l'immense Vatnajökull, il n'y a pas de sources de matériaux possibles, car une immense calotte de glace recouvre complètement ces trois plateaux, et le ba-

salte est trop dur, trop compacte pour que la glace puisse l'entamer ou l'user. Il faut donc admettre que les moraines qui existent en Islande ont été formées lors de la première apparition des glaces et que les matériaux qui étaient désagrégés sur le sol ont été balayés par elles jusqu'à leur limite extrême. Cela fait, la moraine marginale ne doit plus s'augmenter, par le fait que le glacier ne reçoit plus de nouveaux matériaux.

Quittant le sommet du Kaldidalr, nous eûmes une descente longue et pénible jusqu'à Kalmanstunga où nous trouvâmes un *baer* qui nous abrita pendant un jour ; car le lendemain il plut abondamment ; la neige avait, pendant la nuit, couvert les montagnes et elle était même descendue jusque dans la plaine.

Pendant notre halte à Kalmanstunga, nous eûmes l'occasion de recueillir plusieurs renseignements sur notre nouvelle route et nous apprîmes la manière de nous présenter à un Islandais lorsque nous désirerions coucher ou séjourner dans son *baer*.

Avant d'arriver au *baer* que l'on a choisi pour y demander l'hospitalité, le guide se détache de la caravane et la précède de quelques centaines de pas ; il va trouver le propriétaire et lui communique l'intention des voyageurs qu'il escorte, tout en lui donnant sur eux une foule de détails portant sur leur nationalité, leurs noms et leurs titres. Pendant ce temps, la caravane arrive devant le *baer* et les cavaliers font front contre la façade en saluant le propriétaire qui se tient sur le seuil de sa demeure. Ordinairement, il ne répond pas, mais il examine les chevaux, les vêtements des voyageurs, leurs bottes, leurs fusils ; puis, satisfait de son examen, il disparaît dans le *baer* après avoir fermé la porte derrière lui. Les voyageurs peuvent être exténués de fatigue, il peut pleuvoir, faire tous les temps, on n'est pas autorisé à descendre de cheval. Au bout de vingt minutes et même d'une demi-heure, le propriétaire réapparaît ; il s'approche des voyageurs et leur tenant les étriers, il les invite à des-

cendre et à entrer chez lui. Cette coutume islandaise demande de la part des voyageurs une bonne dose de patience, mais il vaut mieux se soumettre à la coutume que de faire à sa guise, la seconde méthode coûte beaucoup plus cher que la première.

A Reykiavik, les maisons sont en pierres et en planches ; dans l'intérieur de l'île, ce genre de constructions est impossible, parce que les habitations ne seraient pas assez chaudes, puis les planches et les poutres coûteraient trop de frais de transport, et enfin la chaux ne se trouve pas en Islande, car il n'y a que des roches volcaniques, et son transport par mer est trop dangereux pour les vaisseaux. Le gouvernement seul peut s'accorder ce luxe pour ses bâtiments.

Cependant, à Reykiavik, il y a un petit four à chaux qui calcine une roche calcaire et cristallisée qui se trouve sous forme de filon dans une montagne des environs ; mais cette production de chaux est si minime qu'elle suffit à peine à faire les réparations à Reykiavik. Qu'il y ait de la chaux en Islande ou qu'il n'y en ait pas, cela revient au même : l'Islandais fermier ou paysan est obligé de construire son baer avec de la tourbe et de la pierre brute. D'abord il creuse le sol à une profondeur de deux pieds, si le sol est sec ; puis, sur les bords de ce grand trou, il élève d'épaisses murailles dont la base, large de quatre à cinq pieds, est composée de grandes pierres intercalées entre de longues et larges plaques de gazon ; à deux ou trois pieds au-dessus du sol, la muraille reste verticale à l'intérieur, mais à l'extérieur elle perd en épaisseur jusqu'au sommet qui se trouve à six pieds au-dessus du sol. Les séparations intérieures sont formées de plaques de tourbe qui n'ont qu'un pied de largeur et malgré cela sont très solides. C'est là dessus que se posent les chevrons en bois de pin, venus de Norvège. Ils sont disposés de manière à former plusieurs pignons ; ils reçoivent une épaisse couverture de bouleau qui, à son tour, est recouverte de plaques de gazon.

Si le propriétaire est aisé, l'intérieur est cloisonné ; sinon,

il n'y a que la chambre de réception qui le soit. Nous venons de dire que la tourbe est employée pour les constructions internes et que les mottes de gazon servent à bâtir les murailles externes et à couvrir les toits, mais ce ne sont pas là les seuls emplois de ce gazon. Cette couche superficielle ne renferme pour ainsi dire pas d'humus ; elle n'est composée que de radicelles de graminées, tellement serrées et entrelacées, que l'on croit avoir affaire à un feutre grossier ; aussi les Islandais, sachant donner l'épaisseur voulue à la couche, l'emploient-ils pour couvrir leurs meules de foin ou pour protéger le dos des chevaux contre le frottement de la selle ou du bât. Quant à la tourbe, elle se trouve partout où il y a du gazon ; c'est un humus tellement riche en substance végétale, qu'une fois coupé en morceaux et séché, il brûle non pas comme notre tourbe en cachant son feu, mais en produisant des flammes vives et une chaleur intense.

Le surlendemain de notre arrivée à Kalmanstunga, nous réorganisâmes notre caravane. Notre direction était le nord ; nous avions deux longues étapes à faire à travers une contrée complètement déserte avant de trouver une seule habitation, et ce ne fut pas sans quelque inquiétude que nous nous mîmes en route. Il faisait froid, le ciel était couvert ; nous pouvions être pris par les brouillards et le moindre accident arrivé aux chevaux pouvait avoir des conséquences assez graves pour nous ; mais aucune de nos craintes ne se réalisa.

A une lieue de Kalmanstunga, nous nous arrêtâmes quelques instants pour visiter le souterrain de Surtshellir qui joue un si grand rôle dans la mythologie islandaise, puis nous continuâmes notre route à travers une vaste contrée qui porte le nom de Arnarvatnsheidi, contrée où la végétation réapparaît et où les lacs couvrent la moitié du pays. C'est ici la vraie patrie des cygnes.

Le soir à la tombée de la nuit, nous plantâmes notre tente au bord d'une petite rivière, la Budara, qui se jette dans l'Arnavatn. Le sol était encore en partie couvert de neige,

ce qui nous promettait une nuit froide, d'autant plus que nous avons toujours dans notre voisinage, mais au sud, l'Eyriksjökull et le Balljökull. En effet, le lendemain, nous nous réveillâmes complètement raides, et le bidon plein d'eau, que nous avons laissé devant la tente, était gelé jusqu'au fond. Quant à la nourriture qu'avaient pu prendre les chevaux, elle devait être bien maigre, et ils avaient devant eux une étape de quatorze heures dans une contrée déserte, sans eau et sans herbe. Comme d'habitude, la caravane se mit en branle à huit heures du matin ; elle prit peu à peu un trot régulier et, comme d'habitude aussi, elle s'arrêta une heure après. Il semble assez étrange que, dès le début, les chevaux soient arrêtés et dessanglés pendant une demi-heure ; mais c'est la coutume islandaise et certainement elle a sa raison d'être. Pendant la nuit, les chevaux ont mangé et bu, la digestion est plus ou moins terminée au moment du départ et la demi-heure d'arrêt leur permet de faire leurs excréments et d'uriner ; ils sont ensuite capables de trotter jusqu'au soir.

Pendant toute la matinée, nous courûmes sur une plaine de sable, le Störisandr, ayant comme point de direction le Sandfell, montagne conique complètement isolée. En Islande, les montagnes ne sont pas toujours visibles à cause des brouillards, et comme dans ces plaines sablonneuses il n'y a pas de chemins tracés, ni même de pistes formées par les chevaux, les Islandais ont élevé de kilomètre en kilomètre et dans bien des endroits, à chaque centaine de mètres, des pyramides de pierres qui servent de jalons, de poteaux indicateurs, quand le temps est couvert.

Arrivés au pied du Sandfell, nous remarquâmes une pyramide plus grande que toutes les autres. D'après notre guide, une pyramide semblable indique une bifurcation de direction. Des os de chevaux, qui gisaient à l'entour, excitèrent notre curiosité ; nous interrogeâmes le guide qui nous raconta que, lorsqu'un Islandais se met en voyage, laissant derrière lui des personnes inquiètes sur son sort, il ramasse

sur son chemin un ossement de cheval, casse la tête de l'os et introduit dans le canal médullaire un petit billet par lequel il donne de ses nouvelles. Arrivé à une de ces grandes pyramides, il dépose l'os entre deux pierres, de manière que l'ouverture soit en bas et que le billet soit à l'abri de l'humidité. Le premier voyageur qui passe dans cet endroit se fait un devoir de fouiller la pyramide ; s'il y trouve un billet, il le lit, et s'il va dans la direction qu'indique l'adresse, il l'empoche et le fait parvenir au destinataire ; sinon il remet le billet dans l'os et l'os dans la pyramide. Ce moyen de correspondre est très primitif si l'on veut, mais c'est le seul qui puisse être pratiqué dans le centre de l'île.

Du Sandfell, nous avions à choisir entre deux directions ; le tracé le plus court allait au N.-E., traversait la rivière Blanda, et nous menait à Mælifell. Quoique le guide ne comptât que cinq heures pour atteindre cette localité, nous préférâmes l'autre direction qui allongeait notre voyage d'une étape, il est vrai, mais nous traversions la Blanda beaucoup plus bas, dans un endroit où son lit est moins resserré et son courant moins violent, car en Islande où il n'y a pas de routes, il y a encore moins de ponts. Si une rivière n'est pas guéable, il faut la traverser à la nage. La direction que nous suivions allait droit au nord et devait nous conduire à Störidalr après sept heures d'équitation. Les chevaux, qui certainement avaient faim et soif, semblèrent comprendre la position, car sans un coup, sans un geste de notre part, ils partirent au galop et gardèrent cette allure jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à l'extrémité de ce champ de sable. Nos peines ne cessèrent que lorsque nous arrivâmes au sommet d'une colline magique, qui sert de séparation entre le froid et le chaud, entre les nuages et le soleil, entre le désert et la terre fertile. Derrière nous était le désert froid et lugubre ; devant nous s'étendait une vallée verdoyante remplie des feux du soleil couchant. A nos pieds se trouvait une ferme ; des vaches et des moutons couvraient les pâturages, des femmes trayaient les brebis et des hommes ren-

traient dans les hangars un foin sec et aromatique qui embaumait l'air. Nous doutions de nos sens, le contraste était trop grand ; ce n'était plus l'Islande que nous avions vue dans le sud.

Après avoir passé trois jours à Störidalr, occupés à collectionner, à chasser et à préparer des peaux d'oiseaux, nous nous mîmes en route pour Akreyri, situé à trois étapes plus loin et à l'est. A quelques minutes de la ferme, nous eûmes à passer la Blanda qui avait une largeur de près de cent mètres et dont les eaux étaient si grosses que le passage à gué devenait une question problématique ; mais il n'y avait pas à tergiverser : notre hôte, qui nous accompagnait, lança son cheval à l'eau et la caravane suivit le mouvement. Sortant les pieds des étriers, nous avançâmes lentement et prudemment dans une eau blanche et glacée. Arrivés au milieu de la rivière, les chevaux de bagages étaient sous l'eau et nos caisses plongeaient à chaque instant ; les désagréments se bornèrent à cela. Lorsque nous eûmes touché l'autre bord, nous vidâmes nos bottes et nos caisses de l'eau qu'elles avaient embarquée, et nous essuyâmes les peaux d'oiseaux ; quant au sucre et au chocolat, je n'ose pas en parler. Pendant toute cette journée nous ne fîmes que passer des rivières, et avant d'arriver à Silfrastadir où nous couchâmes, nous eûmes à traverser encore la Svarta, rivière aussi large que la Blanda, mais plus profonde. Heureusement qu'il y avait un bac sur lequel nous passâmes avec nos bagages. Les chevaux se lancèrent à la nage.

Marchant toujours vers l'Est en longeant de profondes vallées, nous atteignîmes Bakki et Akrery après avoir fait environ cent lieues à cheval.

Notre arrivée à Akreyri tomba sur un dimanche et ce fut au milieu d'une foule attirée par l'originalité et la mauvaise façon de notre équipement, que nous dessanglâmes nos chevaux. Akreyri compte environ huit cents habitants, et, par la position que cette localité occupe, elle est devenue un centre de commerce assez considérable. Les factoreries y

sont nombreuses, et comme le fiord est navigable jusqu'à une portée de fusil de la côte pour les bateaux de grand tonnage, Akreyri est devenu un centre d'exportation. C'est ici que nous pûmes voir des phénomènes de végétation qui ne se trouvent nulle part ailleurs en Islande. Dans la cour d'une factorerie se trouve un arbre, un sorbier, le plus gros végétal de l'île. Son tronc, à fleur de terre, mesure 25 centimètres de diamètre; un peu au-dessus de ce point, le tronc se divise en cinq ou six grosses branches qui forment, à une hauteur de trois à quatre mètres, un magnifique dôme de verdure. Puis, dans de petits enclos, nous vîmes la culture de la pomme de terre : les rames étaient très vigoureuses et la récolte, au dire de l'aubergiste, promettait d'être belle.

Après trois jours de repos, nous quittâmes Akreyri, laissant aux soins de l'aubergiste toutes nos collections et un cheval de bagages, car nous devions revenir dans cette localité pour nous embarquer sur la *Diana*, vapeur danois qui fait le trajet de Copenhague à Reykiavik en passant par l'est de l'île. Notre but définitif était Myvatn; mais au lieu de nous y rendre en ligne droite, nous nous dirigeâmes vers le N.-E. afin d'atteindre Husavik situé au bord de la mer, à deux étapes d'Akreyri. La contrée que nous traversâmes, quoique fertile et bien peuplée, présente partout le même aspect monotone; nous passâmes par quelques petites localités, comme Ljosavatn, Helgastadir et Laxamyri.

Au bord d'une petite rivière, nous trouvâmes une forêt, une vraie forêt de bouleaux dont les troncs, gros comme le bras, s'élevaient à trois ou quatre mètres. Dans toute cette contrée, le sol est couvert d'airelles, de myrtilles et de saules nains. C'est dans ces forêts liliputiennes que fourmillent les ptermigans qui, à cette époque de l'année, vivent encore en compagnies.

De Husavik, j'allai à Halbjarnastadir situé à cinq kilomètres plus au nord, et où je trouvai M. le prof. Jungstrup occupé à collectionner des fossiles. Cette localité est intéressante pour les géologues, car c'est un des seuls endroits de

l'Islande où l'on trouve des pétrifications. Sur une longueur de plusieurs kilomètres, la côte, taillée en falaises, est formée de tufs basaltiques dont les fossiles, très bien conservés, ne diffèrent pour ainsi dire pas des formes vivant actuellement le long de la côte ⁽¹⁾.

Sur tout son développement, cette formation est traversée par deux ou trois minces couches de charbon, attribuées à des bois flottés ou à des varechs ; mais comme actuellement les bois flottés sont très rares, il est probable que ce sont les varechs qui sont la cause de ces dépôts de charbon, hélas trop minces et de trop mauvaise qualité pour être employés comme combustible. Cette formation fossilifère et récente indique, vu son élévation au-dessus de la mer, un soulèvement de la contrée d'environ quinze à vingt mètres, ce qui est peu étonnant pour un pays aussi volcanique que l'Islande.

Après trois jours passés à Husavik, nous nous mîmes en route pour Reykialid situé sur la rive septentrionale de Myvatn.

A une demi-lieue de Husavik, nous nous arrêtâmes à Laxamiry qui est la propriété d'un Crésus islandais. A portée de carabine de la maison coule la Laxau, belle et grande rivière qui sort du Myvatn et dont les eaux sont très favorables à la reproduction du saumon. Le propriétaire de Laxamiry a fait sa fortune en prenant uniquement du saumon et en en fumant la chair, ce qui donne un aliment sain qui se conserve fort longtemps sans dégoûter comme le saumon frais. Cet homme charmant nous régala en nous versant à boire un excellent vin, et de plus, il nous donna quelques œufs d'oiseaux que nous vidâmes séance tenante, car c'étaient des œufs d'*Alca torda* et de *Colymbus glacialis*. Chantant les louanges de notre hôte, nous continuâmes notre route.

Vers midi, nous aperçûmes devant nous au sud un cône élevé dont la base est baignée par les eaux du Myvatn, et à sept

(1) Voir la liste des fossiles à la page 11.

heures du soir nous arrivâmes à Reykialid, fatigués et mouillés par une forte pluie d'orage. Nous demandâmes à coucher, mais le propriétaire nous fit comprendre qu'il attendait un haut personnage de l'Islande; nous demandâmes à nous reposer sur le foin : à cette question, il y eut hésitation, mais regardant nos fusils, il eut peur pour ses canards et nous conseilla d'aller coucher trois heures plus loin. Voyant qu'il n'y avait rien à faire avec un entêté pareil, nous nous fîmes escorter par un homme de l'endroit et nous partîmes pour Skutustadir, situé à l'autre extrémité du lac.

Au milieu du mois d'août, les jours diminuent déjà considérablement. A neuf heures, le crépuscule était là, et nous venions d'entrer dans une immense coulée de lave où il n'y a absolument pas trace de chemin. Peu à peu mon cheval ralentit le pas et, ne m'en occupant plus, je le laissai se tirer d'affaire, car je ne voyais plus les accidents du terrain. Quant à la caravane, elle était bien loin en avant, mais grâce à l'intelligence de mon cheval, j'étais sûr de la retrouver. Jamais je n'ai vu un pays plus étrange et plus affreux que celui sur lequel nous marchions. A notre droite nous avions le bord du lac découpé comme une dentelle et parsemé d'îlots coniques qui étaient autant de petits volcans se détachant en noir sur les eaux argentées; à notre gauche, se dressait une chaîne de grands volcans éteints, mais le long de leurs flancs on pouvait distinguer, malgré l'obscurité, une multitude de traînées blanches et mobiles : c'étaient des vapeurs de soufre ou des sources d'eau chaude. Autour du passage que le cheval suivait, la lave prenait les formes les plus bizarres : c'étaient des colonnes, des arcades, des gouffres que l'œil pouvait à peine distinguer et que l'imagination grandissait encore.

A dix heures, je cheminais toujours au milieu de ce chaos; un silence de mort régnait au loin, la lune se leva derrière un volcan et vint éclairer notre route. En regardant l'astre de la nuit, il me semblait voir ses volcans, ses cratères, ses coulées de lave et baillant ainsi à notre satellite, je finis par

le confondre avec l'Islande et je me crus un instant un homme de la lune. Arrivé de l'autre côté des laves, je fis un temps de galop sur une verte pelouse et trouvai la caravane qui m'attendait au bord d'une rivière. Quelques instants après, nous étions à Skutustadir.

Après quelques heures de sommeil, nous sortîmes du baer. Le ciel, après l'orage de la veille, était de la plus grande pureté et nous permettait de voir dans la direction du sud un immense plateau couvert de neige, du milieu duquel s'élevait majestueusement une colonne de vapeur. Le plateau est un des avant-forts du Watnajökull et la vapeur venait d'un grand volcan enseveli sous la neige, le Dyngjufjöll. A cette vue, l'idée me vint de visiter ce contraste, ce phénomène unique en son genre, ce combat éternel entre le feu et la glace. C'eût été possible dans d'autres conditions, mais notre guide ne nous inspirait pas assez de confiance pour tenter cette ascension. Aussi, nous tournant de l'autre côté, nous vîmes le lac couvert de canards. Nous étions dans la patrie des plus beaux canards, dans la patrie des *Anas spectabilis*, *glacialis*, *marila*, *histrionica*, etc. Nous demandâmes au propriétaire la permission de tirer quelques-uns de ces oiseaux et, sur sa réponse affirmative, mais ironique aussi, nous descendîmes au bord de l'eau où se trouvait un petit bateau, et c'est là que commencèrent les déceptions. Le bateau avait un trou rond au milieu du fond et peu s'en fallut que nous ne nous lancions à l'eau sans l'apercevoir. Faire un bouchon et tamponner ce trou dans un pays où il n'y a pas de bois, ne fut pas l'affaire d'un instant.

Arrivés en plein lac, les canards nous donnèrent la preuve la plus évidente qu'ils connaissaient déjà l'odeur de la poudre : impossible de les approcher ou si l'un d'eux, plus paresseux que les autres, s'exposait à un coup de fusil, il nous montrait en prenant le vol que notre plomb n'avait pas d'effet sur son épais duvet. Las de cette chasse infructueuse, nous allâmes nous étendre sur un îlot volcanique ; la chaleur était intense et l'air était rempli de moucherons micro-

scopiques, diptères voisins des culex et qui sont des plus incommodes. Ils entrent dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles ; ils pénètrent par toutes les ouvertures des vêtements et finissent par arriver sur la peau du corps qu'ils couvrent de piqûres. Ces animaux semblent au premier moment parfaitement inoffensifs, leur piqûre est si faible qu'elle est insensible, mais six à huit heures après, le venin commence à agir et tout le corps se couvre de boutons rouges qui produisent des démangeaisons insupportables. Ces insectes sont si nombreux que je trouvai sur les rochers une couche de leurs cadavres, mesurant deux centimètres d'épaisseur. Voilà ce que le lac Myvatn ou le lac des mouches offre d'agréments et de surprises aux voyageurs qui ont lu les récits de chasses miraculeuses de certains naturalistes allemands.

Si la déception est grande sous le rapport des canards, Myvatn et ses environs sont remplis d'intérêt pour le plutoniste. Qui n'a pas vu Myvatn n'a pas vu l'Islande ou plutôt n'a pas vu une terre de feu. A l'horizon, le feu sort de la glace ; ici les volcans sont dans l'eau, et, au dire des Islandais des environs, les sources chaudes sont si nombreuses que le lac ne gèle jamais.

De Myvatn, nous nous dirigeâmes vers le nord, en longeant pendant toute la journée la rivière Laxau, et arrivâmes vers le soir au baer de Grenjadarstadir. Ici, je remarquai, dans le cimetière, de magnifiques colonnes de basalte qui servent de monuments funéraires ; puis, dans les cratères de la plaine environnante, je ramassai de nombreuses bombes volcaniques, couleur rouge brique, depuis la taille d'une orange à celle d'une noisette.

De Grenjadarstadir, nous fûmes en deux jours de retour à Akreyri où nous vendîmes nos chevaux, et toutes nos collections étant emballées, nous montâmes à bord de la *Diana* qui venait de Copenhague et qui se rendait à Reykiavik, où elle devait toucher dans cinq jours après avoir visité plusieurs stations situées sur la côte nord et ouest. Cette navi-

gation fut des plus heureuse et ne manquait pas de charme vu l'amabilité de certains passagers et de messieurs les officiers. Nous visitâmes Holaness situé sur la côte est du Hunafjord ; puis, doublant le cap Nord, nous entrâmes dans l'Isaffjord et jetâmes l'ancre devant Acry. Ayant toute une journée de libre, M. Vouga et moi, nous fîmes l'ascension des montagnes qui dominent Acry et là, au sommet de l'une d'elles, nous trouvâmes un petit pavot jaune soufre, le *Papaver nudicaule*. Le lendemain je cueillis la même plante au bord de la mer.

Stikisholm fut notre dernière halte, et bientôt, doublant le promontoire sur lequel se trouve le Schnefell, nous entrâmes dans les eaux du Faxafjord au fond duquel est Reykjavik. Notre voyage était pour ainsi dire terminé ; mais l'*Arc-turus* qui devait nous ramener sur le continent, nous laissait encore le temps de faire une excursion. Aussi des chevaux furent immédiatement loués et nous partîmes avec un bon guide pour Staffnes situé à l'extrémité de la presqu'île de Reykianess. Notre but était de chercher dans les monceaux de débris qui se trouvent devant les maisons de pêcheurs, les os de l'*Alca impennis*. Cet oiseau, très commun sur cette côte il n'y a pas plus de cinquante ans, a dû être mangé comme les autres et ses os doivent par conséquent se trouver dans les endroits où les débris étaient jetés.

Ces amoncellements de débris, appelés en danois des Kjökkenmöddings, se trouvèrent à Staffnes, et pendant toute la journée, nous fouillâmes le sol sans avoir atteint un résultat bien certain. Les ossements les plus abondants sont des pièces operculaires, des vertèbres et des côtes de morues ainsi que des os de moutons ; quant aux os d'oiseaux, ils sont relativement rares ; cependant nous en fîmes une bonne collection et j'attends d'avoir la série complète des squelettes des oiseaux du nord, avant de me livrer à l'étude comparative de ces divers débris.

En revenant, nous nous arrê tâmes dans une petite localité où se trouvent un certain nombre de lépreux ; nous étions

curieux de voir cette maladie dont les Orientaux ont tant parlé et qui semble être une anomalie sous le 65° de latitude nord. Les Islandais, à part les médecins, considèrent cette maladie héréditaire comme étant en outre contagieuse, et notre guide ne fut pas peu étonné de nous voir palper les plaies et les pustules d'une jeune fille chez qui la lèpre venait de se déclarer. Sur d'autres malades, la lèpre, ou la forme éléphantiasis, avait rongé les extrémités et faisait de ces êtres les plus grandes inutilités. Quant à l'origine, à la cause de cette maladie, elle n'est pas clairement démontrée : M. le D^r Hyaltalin considère le régime exclusivement ichthyophage des pêcheurs comme étant la principale cause de la détérioration du sang, et son but actuel est de faire venir du continent des pommes de terre afin que ces gens aient de temps en temps l'occasion de manger des substances végétales. Si la cause est douteuse, le moyen d'empêcher le développement de cette maladie est connu. Le mariage entre lépreux est sévèrement défendu, mais malgré cette loi très sage, la lèpre règne encore, quoique les cas soient moins fréquents. Ainsi nous vîmes, dans cette même localité, une femme dont les parents avaient été lépreux : la jeune fille ayant atteint l'âge nubile sans donner aucun signe inquiétant, se maria, mais pendant sa grossesse la lèpre se déclara et ses enfants sont actuellement lépreux.

Le 6 septembre, après avoir dîné à bord de la *Diana* avec toutes nos connaissances de Reykiavik, nous montâmes à bord de l'*Arcturus*, et peu à peu l'Islande se perdit dans la mer, moins son souvenir ineffaçable.

Maintenant que nous avons traversé l'Islande du sud au nord, que nous avons contourné la côte occidentale du nord au sud, revenons sur nos pas et considérons de plus près la nature de cette vaste terre.

En général, on juge de l'Islande d'après son nom et l'on s' imagine que son climat est glacial ; il n'en est rien. Le Gulfstream venant du S.-O. se divise en deux branches à l'angle S.-E. de l'île. L'une de ces branches va au nord, l'au-

tre se dirige à l'est vers la Norvège. Enveloppée de cette façon par une eau relativement chaude, l'île ou du moins le bord de l'île jouit d'un climat tempéré et, fait curieux au premier abord, la côte septentrionale est ordinairement plus chaude et plus riche que la côte méridionale, tandis qu'au printemps c'est le contraire qui a lieu.

En été comme en hiver, le courant chaud produit des vapeurs qui sont arrêtées par les hautes montagnes et les glaciers du centre et s'accumulent sur la partie méridionale de l'île; en hiver les froids n'y sont jamais excessifs, et en été le ciel généralement voilé empêche le soleil de réchauffer le sol, tandis que sur la côte septentrionale, il fait plus froid en hiver et au printemps, vu l'absence de vapeurs et la présence des montagnes de glace qui viennent s'accumuler en si grande quantité sur la côte, que la mer n'est souvent libre qu'au commencement de mai.

En été, par contre, le soleil y est très chaud comme nous avons pu nous en convaincre au mois d'août. Cette différence de climat n'est pas imaginaire; elle se voit dans la végétation: au sud, il n'y a pas de belles fermes, les herbes sont pauvres; au nord les pâturages sont riches et le bétail (vaches et moutons) est plus beau que celui du sud. Les chevaux du nord sont très recherchés.

Au nord, nous eûmes un orage mêlé de violents coups de tonnerre, ce qui pourtant est un fait rare, car toute la population du baer où nous étions en ce moment fut aussi épouvantée, si ce n'est plus, que s'il s'était produit un volcan dans le voisinage.

Les pommes de terre et les navets sont les seuls légumes qui vaillent la peine d'être cultivés. A la fin du mois d'août, nous mangeâmes des pommes de terre nouvelles à Akreyri; elles étaient grosses, mais passablement aqueuses, c'est-à-dire mal mûres; cependant c'était à mes yeux un phénomène de végétation, car ce tubercule avait été planté à la fin du mois de mai: ainsi la plante avait mis trois mois pour se développer dans un sol et sous un ciel où aucune céréale ne

peut mûrir. Cette végétation rapide est le résultat des longs jours de juin et de juillet, durant lesquels le soleil ne se couche pour ainsi dire pas, et où les premiers rayons du matin retrouvent le sol encore chaud des derniers rayons du soir. De cette façon, la sève n'est jamais arrêtée comme elle l'est souvent chez nous par l'air frais du matin.

L'hiver, au dire des Islandais, est une saison généralement agréable, presque plus agréable que l'été. Il est rare que le thermomètre descende à 10° au-dessous de zéro et la neige ne forme jamais une couche bien épaisse, puisque les moutons, à moitié sauvages, sont obligés de chercher leur nourriture sous la neige. L'hiver est la saison de la chasse et des parties de patin à la lueur des aurores boréales ou du pâle soleil de midi.

Ce que nous avons vu en fait d'aurore boréale est fort peu de chose. Ce fut à Acry, qu'un soir, entre onze heures et minuit, nous vîmes les premières lueurs blanches qui étaient bien loin de nous donner une idée juste de l'embrasement général du ciel, tel qu'on le voit aux mois de janvier et de février. Ces lueurs prenaient différentes formes ; les plus ordinaires étaient de longues traînées en panache ; d'autres rayonnaient d'un centre invisible et les troisièmes, les plus belles de toutes, formaient une draperie plissée dans le sens vertical. Quoique très pâles, ces lueurs étaient bien visibles et l'observateur pouvait suivre tous leurs mouvements ; les draperies surtout s'abaissaient, s'élevaient, allaient à droite, à gauche, s'éteignaient subitement pour reparaitre avec plus de clarté. On eût dit un courant qui passait sur une matière phosphorescente, car les plis de ces aurores étaient en vibration continuelle comme un dessin fait avec du phosphore et qui recevrait un courant d'air. En hiver, ces jeux de lumière sont rouges et embrasent complètement le ciel.

Au point de vue minéralogique, l'Islande est excessivement pauvre ; il ne s'y trouve pas un métal qui vaille la peine d'être exploité, si ce n'est le soufre des environs de Myvatn et de la localité de Krisuvik au sud de Reykiavik. Ce sont

des Anglais qui ont entrepris cette exploitation, et quand, à grand'peine, ils ont obtenu une tonne de cette substance, ils l'envoient comme échantillon à la Bourse de Londres. Malgré cette pauvreté évidente, les Islandais s'imaginent toujours que leur sol renferme des trésors et que les Danois les leur cachent ou ne veulent pas les leur laisser exploiter. Tout ce qui n'est pas lave ou basalte ordinaire est à leurs yeux quelque chose de précieux ; ainsi les dépôts geysériles des sources chaudes de Reykianess sont supposés être du kaolin tout pur, et le filon de calcite qui se trouve dans le basalte d'une montagne voisine de Reykiavik et qui est exploité pour la fabrication de la chaux, est considéré comme une source de richesse inépuisable.

Les collections de minéraux que j'ai rapportés d'Islande ont été remises, pour la détermination, à M. de Tribolet (voir pages 9-11 du Bulletin).

Le granit et les rochers métamorphiques ne se rencontrent nulle part ; cependant on m'a montré, dans la collection minéralogique du musée de Reykiavik, un échantillon de gneiss qui était considéré comme une grande rareté ; il avait été ramassé sur la côte nord de l'île et il a été amené là soit par les glaces flottantes du Spitzberg, soit par un bateau norvégien dont le lest était formé par ces pierres-là.

La région la plus intéressante et la plus riche au point de vue de la minéralogie est bien certainement Myvatn et toute la partie occidentale de l'île ; mais cela n'approche pas de ce que l'on peut obtenir aux Féroë, dont la formation est cependant identique à celle de l'Islande.

Quant à la flore islandaise, nous nous sommes efforcés de ne pas la négliger non plus, bien qu'elle soit fort pauvre. J'ai collectionné et séché tout ce que je rencontrais sur ma route ; mais la saison était déjà avancée, la plupart des plantes de la plaine étaient défleuries et il fallait gravir un millier de pieds pour les trouver en bon état.

Les quelques ascensions que nous avons faites nous ont permis d'observer que, depuis le bord de la mer jusqu'à la

limite des neiges éternelles, c'est-à-dire 2500 pieds d'altitude, la flore était la même. Les cinquante et quelques espèces de plantes que j'ai rapportées ont été déterminées par MM. Tripet et Morthier (voir Bul. pag. 150). Par ces quelques échantillons, on peut constater que l'Islande n'a pas une flore particulière. La plupart de ces plantes se trouvent en Suisse, soit dans la plaine, soit sur les hautes montagnes; les autres se retrouvent en Norvège ou au Groenland. D'après une notice extraite du journal de botanique, Copenhague 1874, et publiée par M. Grönlund, les phanérogames seraient au nombre de 317, les cryptogames supérieurs, de 25, et les lichens et les mousses comprennent un nombre considérable d'espèces dont le chiffre est encore incomplètement connu.

L'absence de végétation sur cette île doit venir de la nature du sol qui est relativement pauvre en calcaire; mais dans les jardins, où l'on a amassé une certaine couche d'humus, la végétation est beaucoup plus riche. Quant aux forêts, nous avons vu qu'elles sont formées de bouleaux nains qui, dans bien des endroits, tendent à disparaître devant la dent des moutons.

Le gouvernement danois s'est occupé et s'occupe encore du boisement de l'île; des tonnes de graines de pins et de sapins de Norvège ont été semées, mais sans aucun résultat. Vu cette absence totale de combustible ligneux, l'Islande serait inhabitable si elle ne produisait partout une excellente tourbe.

La faune n'est guère plus riche que la flore, et par faune, j'entends celle de l'île et non pas celle de la mer. Un premier fait général à constater, c'est que le nombre des espèces est relativement petit, mais que le nombre des sujets est énorme; puis secondement, que les mêmes espèces se trouvent partout, aussi bien au sud qu'au nord.

Après un premier examen des eaux de Thingvalla et autres localités, je fus convaincu de la pauvreté des invertébrés aquatiques. Les Crustacés sont représentés par un *Gam-*

marus voisin du *pulex* et par des Daphnides dont la détermination a été confiée à M. le prof. Weismann, de Fribourg en Brisgau. Les Mollusques ont comme représentants une ou deux *Limnées*, un *Pisidium* et une *Succinea* qui se trouve à Myvatn. Les Hélix font complètement défaut, mais les Limaces ne sont pas rares.

Pour ce qui regarde les insectes, les larves de Diptères et de Phryganes remplissent toutes les eaux. Les Lépidoptères sont peu nombreux ; je n'ai vu que des Microlépidoptères, des Phalènes et des Noctuels ; les Papillons diurnes n'existent pas. En fait de Coléoptères, je n'ai rencontré que des Carabes et des Dytisques. Les Hyménoptères semblent n'être représentés que par des Ichneumons. Voilà les quelques remarques que j'ai pu faire en passant sur ces invertébrés dont j'ai rapporté des échantillons.

Dans ces eaux si peuplées de Limnées et de larves de Diptères, devaient habiter, me semblait-il, un certain nombre d'espèces de poissons, mais il n'en est pas ainsi ; l'Epinoche ou *Gasterosteus aculeatus* habite les lacs peu profonds et à fond pierreux. Le saumon remonte les grandes rivières, la truite ou *Salmo Trutta* atteint une taille considérable et pullule dans toutes les eaux avec une troisième espèce, le *Salmo nivalis*. Ces superbes poissons ne sont pêchés qu'aux environs de Reykiavik par un Anglais qui a acheté la rivière, et à Laxamiry, où c'est en revanche un Islandais qui s'est mis à exploiter une des richesses de son pays. Partout ailleurs, les Islandais laissent ces poissons vivre en paix ; ils ne savent pas les prendre et préfèrent en général la morue sèche ou le mouton sec à toute autre chair. Voilà les quatre espèces de poissons qui peuplent les eaux douces de l'Islande. A mon grand étonnement, les Cyprinides ne sont pas représentés et nulle part on n'a su ce qu'était l'anguille ; pourtant elle doit remonter les eaux courantes aussi bien en Islande qu'aux îles Féroë où elle abonde. Les deux classes suivantes ne sont pas représentées : il n'y a ni grenouilles, ni tritons, ni lézards, ni serpents ; ainsi point d'amphibies et point de reptiles.

Les oiseaux, par contre, offrent une variété plus grande et si la plupart émigrent chez nous en automne ou en hiver, nous avons du moins l'avantage de les voir avec leurs œufs ou leurs petits et dans un plumage de noces qui varie en général de celui qu'ils prennent en hiver.

L'oiseau sacré des Islandais, c'est l'Eider, canard marin qui produit l'édredon. Cet oiseau habite sur toutes les côtes de l'Islande, dans tous les fiords où il peut trouver une eau relativement calme et abondante en nourriture, c'est-à-dire en algues. C'est par milliers qu'on les aperçoit à perte de vue le long des falaises, à une centaine de mètres de la côte. Ce sont ordinairement les mâles qui se tiennent là, tandis que les femelles sont sur le rivage, couvant leurs œufs ou protégeant leurs familles. Cet oiseau est sacré ; il est sévèrement défendu de l'effrayer, à plus forte raison de le tirer, aussi est-il devenu à moitié domestique. Les Islandais retirent un double profit de ce canard : ils ont les œufs qui sont très comestibles, malgré un assez fort goût de mer ; puis ils ont l'édredon qui forme un article de commerce considérable.

La population étant disséminée le long des côtes, chacun prend possession d'un certain terrain qui est reconnu par les autorités, et se trouve propriétaire des canards qui viennent y nicher. De cette façon, chacun est intéressé à soigner, à attirer les canards, et celui qui va tiraillant le long de la côte sait que l'année suivante il aura moins de canards parce qu'ils seront allés nicher sur les voisins.

L'Eider niche sur le rivage et dépose ses gros œufs couleur café au lait sur les rochers, hors de la portée des vagues. Il en pond une douzaine. Quand la ponte est terminée ou même tout en pondant, la couveuse se dépouille de son duvet et en forme un matelas qui sert à conserver la chaleur pendant qu'elle est obligée d'aller chercher de la nourriture. C'est alors que les Islandais viennent ramasser les œufs et récolter l'édredon, sachant que la femelle fera une seconde ponte moins nombreuse, il est vrai, mais qui aura

le temps d'éclore et de se développer avant l'automne. Au dire des Islandais, vingt nids d'Eiders font une livre d'édredon qui, là bas, se vend déjà au prix de 15 francs, et ces vingt nids ne couvrent pas une surface du rivage de plus de dix mètres carrés. L'édredon de l'Eider n'est pas blanc, mais gris ; celui qui est blanc provient des jeunes macareux (*Mormon fratercula*), et il n'est jamais aussi fin et léger que le véritable.

L'ennemi le plus acharné de l'Eider, c'est le faucon d'Islande (*Falco islandicus*), qui niche dans les hautes montagnes voisines des côtes et qui descend journellement de là pour faire une nouvelle victime.

L'Eider n'est pas le seul canard utile de l'Islande ; tous ceux qui peuplent les eaux de Myvatn et d'autres localités, sont la propriété de riverains qui en récoltent soigneusement les œufs, et c'est pourquoi nous et nos fusils, étions regardés d'un mauvais œil quand nous demandions à loger là où il y avait des canards.

Un oiseau tout autant respecté que l'Eider, mais nuisible, c'est le gros corbeau, le *cro* ou *Corvus corax*. Cet oiseau abonde partout, surtout sur la côte septentrionale, et, grâce à la superstition des Islandais, il jouit de la plus grande liberté. Tuer un corbeau serait s'exposer à tous les malheurs ; aussi sachant qu'il n'a rien à craindre, il perche sur les maisons, mange les poissons qui sèchent et dévore les agneaux qui naissent dans les montagnes. C'est le vautour du nord, qui ne fut pas mal étonné de recevoir nos coups de fusil. Aux îles Féroë, où la population est plus intelligente, la tête de cet oiseau a été mise à prix et maintenant qu'il est devenu fort rare, les moutons prospèrent admirablement. Quand cet oiseau aperçoit une brebis qui va mettre bas, il se perche sur son dos et tue à coups de bec l'agneau, à mesure qu'il sort de la mère.

L'oiseau le plus intéressant de l'Islande est bien certainement l'*Alca impennis*, dont les deux derniers exemplaires furent tués en 1844 ; l'un fut mangé par le pêcheur qui les

avait pris, et l'autre fut vendu pour 80 couronnes (fr. 96) à M^{re} Randrup, de Reykiavik, qui le prépara et en fit don au musée de Copenhague. M^{re} Randrup nous raconta tout au long l'histoire de ce dernier Alca et ses craintes de ne pouvoir le conserver, car elle connaissait très bien la valeur de cet oiseau. A mon retour, je m'arrêtai à Thorshavn et j'appris de M. Müller plusieurs détails concernant cette même espèce. En 1813, un bâtiment quitta Thorshavn pour l'Islande et fut pris en face de Reykianess par un calme plat, chose excessivement rare dans cette région. Voyant à quelque distance un rocher couvert d'oiseaux, quelques matelots s'y rendirent et remplirent leur canot de ces innocents volatiles. Une seconde visite eut lieu avec autant de succès et à leur retour à Thorshavn, les matelots racontèrent que parmi ces oiseaux ils avaient compté dix-sept *Gaarvuglur* ou *Alca impennis*, mais que la plupart avaient pris le large.

En 1870, me dit encore M. Müller, un pêcheur d'une des petites îles Féroë raconta qu'il avait capturé et mangé un oiseau qu'il n'avait jamais vu. La description qu'il en fit à M. Müller lui fait croire que c'était un *Alca impennis*. Le poids de l'oiseau était de cinq livres, et ce qui frappa le plus le pêcheur, ce furent les taches blanches de la tête.

Ainsi, en 1813, cet oiseau existait encore en assez grand nombre. C'est en 1844 que furent pris les deux derniers qu'on ait trouvés en Islande; en 1870 on en prit encore un sur les eaux des Féroë. De ce qui précède, je conclus que cet oiseau est devenu excessivement rare, mais il n'est pas prouvé qu'il soit complètement éteint, car les récifs qu'il habite sont ordinairement inaccessibles pour les bateaux de pêcheurs. Comme je l'ai appris lors de notre course à Staffnes, un Anglais resta deux mois à Reykianess sans avoir eu un seul jour qui lui permit de se rendre aux rochers des Alca, situés à deux ou trois kilomètres de la côte. A combien plus forte raison les pêcheurs, qu'aucun intérêt n'attire vers ces îlots, les laissent-ils de côté.

Un oiseau des mêmes régions et qui est aussi sur le point de disparaître, c'est le *Lestris catarractes* qui, il y a dix-huit ans, était l'oiseau le plus commun des îles Féroë, et qui maintenant devient très rare. Autrefois, cet oiseau se laissait prendre à l'hameçon dans le port de Thorshavn. Aujourd'hui il a complètement disparu. La rareté de cet oiseau vient de son absence de crainte (ce que d'autres nomment stupidité). Les fusils étant entre les mains de chacun, surtout entre celles des pêcheurs, tous les oiseaux sont massacrés, et comme ce *Lestris* est le moins sauvage de tous, c'est lui qui tombe le plus souvent sous le plomb des pêcheurs. En outre, il trahit son nid, ce qui contribue à la diminution des sujets. Quand le dénicheur arrive près de l'œuf, l'oiseau qui plane à une grande hauteur, fond dessus verticalement avec une rapidité foudroyante, de là le nom de *catarractes*. Si le dénicheur marche dans la direction de l'œuf, l'oiseau fond au-devant de lui, et s'il a dépassé l'œuf, l'oiseau arrive par derrière. Cela étant connu, il est facile de trouver l'œuf.

Les mammifères d'Islande sont peu nombreux et, comme les poissons, je laisserai de côté ceux qui sont marins, tels que les Cétacés et les Pinnipèdes, pour ne parler que des mammifères terrestres et pour citer d'abord ceux qui ne s'y trouvent pas. Ainsi, dans toute l'île, il n'y a pas une seule espèce de rongeurs, si ce n'est le rat qui habite les factoreries, ni d'insectivores, ni de cheiroptères. Les seuls mammifères sont le cheval, la vache, le renne, le mouton, le chien et le renard. Je n'ai pas vu de chats, et l'ours blanc ne vient qu'accidentellement amené par les glaces flottantes.

Les chevaux ou poneys islandais sont d'une origine douteuse; on ne sait pas depuis quand ils sont là, ni comment ils y sont venus. Les îles Féroë sont également peuplées de poneys, ainsi que les Shetland. Les chevaux de ces trois contrées présentent d'assez grandes différences. Les poneys shetlandais sont les plus petits de tous; ce sont ceux qui servent de jouets aux enfants anglais, et l'on m'en a cité un qui n'avait pas dépassé la taille d'un veau de huit jours. Les

poneys des Féroë se rapprochent beaucoup de ceux de l'Islande, mais ils sont légèrement plus petits, ont mauvaise tournure, n'étant employés que pour transporter la tourbe. Ils seraient certainement bons pour l'équitation, mais les distances sont si courtes que les Féroëns trouvent leur avantage à aller à pied ou en bateau plutôt qu'à cheval. Le poney islandais est de la taille d'un zèbre ou d'un mulet ; il est plus trapu que ce dernier ; son cou est fort et la tête semble un peu disproportionnée. A première vue, cette tête est disgracieuse, mais quand on en a vu un certain nombre portant leur longue crinière avec fierté et la secouant au vent, on oublie la grâce du cheval et l'on se plaît à rendre hommage à la force et à l'indépendance du poney. Le poney d'Islande est le lion des chevaux. Vivant toute l'année en liberté et obligé de chercher sa nourriture, son instinct ou son intelligence est toujours en activité. En hiver, lorsqu'il ne peut plus gratter la neige, il descend sur le rivage de la mer et se contente, pour toute nourriture, d'algues marines et de poissons crevés.

Ne connaissant pas de chemins unis, il marche et trotte avec la plus grande prudence, sans jamais faire un faux pas, étant partout arrêté par des cours d'eau, il est familier avec cet élément et se met à la nage sans hésitation.

Les poneys du nord sont plus estimés que ceux du sud. Ils sont plus forts, mieux nourris et plusieurs ont l'habitude d'aller l'amble, ce qui est peu gracieux vu de derrière, mais très agréable pour le cavalier. Ce sont surtout les femmes qui montent ces chevaux-là.

C'est par milliers que ces poneys sont annuellement exportés en Angleterre, où ils vont misérablement finir leurs jours dans les sombres galeries des houillères. Lors de notre départ de Reykiavik, nous en vîmes 450 prêts à partir pour Liverpool. En Suisse, ces chevaux prospéreraient certainement s'ils étaient traités convenablement, c'est-à-dire de la même manière que dans leur pays. Tous les poneys que j'ai vus en Angleterre et en Danemark, et les chevaux

de Suède introduits en Suisse, prennent au bout de quelque temps un embonpoint anormal qui est le résultat d'une nourriture mal employée, donnée en pure perte, puisque ces animaux sont de la plus grande sobriété.

Les vaches sont peu nombreuses en Islande; elles sont de petite taille et portent des cornes en croissant, mais la plupart n'en ont pas, ce qui pourrait faire supposer qu'elles sont d'origine anglaise. Le paysan garde une ou deux vaches uniquement pour avoir du lait pendant que les brebis pâturent sur les montagnes, et nulle part je n'ai vu des bœufs, des taureaux ou des veaux, ce qui semble indiquer que la reproduction ne se fait pas en Islande.

Le renne a été introduit, il y a deux siècles, par des Norvégiens. Ils amenèrent deux paires, mirent l'une dans le nord, l'autre dans le sud de l'île. Actuellement ils se sont multipliés au point que l'on évalue chacun de ces troupeaux à 70 têtes. Les Islandais n'aiment pas ces animaux, n'en pouvant tirer aucun parti sur un sol aussi accidenté. Aussi, après les avoir observé pendant l'été, ils les tirent en automne et fument leur viande.

Le mouton, d'origine inconnue, vit comme le cheval; il est à moitié sauvage et se rencontre dans les endroits les plus éloignés des habitations. Il est de petite taille, sa laine est longue et très fine. Les brebis donnent un lait excellent qui sert à la fabrication du skyre et d'un fromage brun qui n'est point mauvais. Lorsque la saison de la tonte arrive, l'Islandais envoie sa meute à la recherche de ses moutons. Ces chiens, de la race des spitz, sont très intelligents; sur un signal du maître, ils partent en tirailleurs, parcourent les vallées, les montagnes et reviennent le soir avec les moutons qu'ils ont rencontrés.

Le renard bleu ou isatis (*Canis lagopus*) est le plus grand ennemi des moutons. C'est le plus grand fléau de l'île, et malgré cela, on ne lui fait pas la chasse d'une manière assez sérieuse pour en diminuer le nombre. Ça et là, nous trouvâmes de jeunes renards pris dans leurs terriers par les Islan-

dais ; ils les nourrissent jusqu'en hiver et si, au mois de janvier, ils n'ont pas déjà pris la clef des champs, ils sont assommés. De cette façon, la fourrure est intacte et vaut de 20 à 25 francs. L'isatis est couleur ardoise ; son poil est très fin et serré, qualités nécessaires pour avoir une fourrure chaude et légère. L'isatis blanc, considéré par quelques naturalistes comme étant une espèce particulière, n'est qu'une variété de l'isatis bleu. Dans une nichée, on peut trouver un blanc pour quatre bleus. Ce sujet blanc n'est point albinos ; en naissant il est gris sale et devient peu à peu d'un blanc parfaitement pur et restera blanc pendant toutes les saisons. L'isatis bleu garde aussi sa couleur pendant toute l'année et ne devient jamais blanc comme on le croit généralement.

Pour terminer, il nous reste encore deux mots à dire des Islandais et de ce que nous avons pu apprendre sur la politique et l'administration de l'Islande.

Les Islandais, d'origine norvégienne, ont perdu complètement tout caractère national, vu la grande quantité d'Anglais, de Français, de Danois et d'Allemands qui, depuis quatre siècles, se sont mêlés à eux. Ce n'est plus que dans le centre de l'île, dans les bœrs isolés, que l'on retrouve le vrai type primitif, gardien des anciennes coutumes, des légendes païennes et des reliques de leurs ancêtres, et qui malheureusement disparaissent de jour en jour. Autant que nous avons pu en juger, l'Islandais est prudent ; il ne lie pas connaissance avec le premier venu, surtout pas avec celui qui semble le regarder comme un barbare ; mais une fois la glace rompue, il devient son ami tout dévoué, qui regrette de ne pouvoir faire pour lui davantage que ce qu'il fait.

Les femmes, au teint pâle mais frais, aux cheveux blonds, sont jolies et gracieuses. Elles portent, la semaine, un bonnet en forme de calotte, duquel pend un long flocc en soie, retenu à sa base par un anneau en argent ; le tout est fixé dans les cheveux au moyen de deux épingles liées ensemble par une chaînette en argent. Ce flocc donne aux Islandaises un petit air de coquetterie qui leur sied fort bien ; car ce flocc pendant sur la joue, est à tout moment chassé en arrière

par un petit coup de tête. Le dimanche, les dames portent leur coiffure de fiancée, qui a la forme du bonnet phrygien. Il est blanc et accompagné d'un grand voile également blanc.

L'Islande est sous la protection du Danemark. Un gouverneur, résidant à Reykiavik a sous ses ordres quatre *Sisselmann* qui ont la surveillance des quatre districts de l'île, surveillance bien simplifiée par le fait qu'il ne s'y passe jamais rien de grave. Les crimes et les vols sont tellement rares qu'il n'y a aucun agent de police dans toute l'île. N'y ayant ni routes, ni ponts à entretenir, ni défense publique à organiser, il n'y a pas non plus d'impôts. Le seul que l'on m'ait indiqué et que les Islandais se sont imposé volontairement, est un tant pour cent sur les revenus; le produit de cet impôt est destiné à subvenir aux besoins des familles pauvres et des lépreux. Les médecins sont payés par le gouvernement danois et ne peuvent prélever sur leurs malades qu'une très modique somme par visite. Les pasteurs reçoivent également une rétribution en argent, mais elle est légère, parce qu'ils sont logés et peuvent se livrer à l'agriculture sur un terrain qui appartient à l'Eglise. Tous frais réunis, le Danemark paye annuellement pour l'Islande la somme de 200,000 couronnes (la couronne vaut fr. 1»40), somme qui doit chaque année diminuer de 10,000 couronnes, attendu que les Islandais travaillent volontairement à la création d'un fonds public, destiné à rembourser ce que le Danemark dépense pour eux.

Au premier moment, cette somme semble lourde pour le gouvernement protecteur, mais je crois qu'il rentre largement dans ses frais, car il a le monopole du commerce et il loue aux marchands ses factoreries. En général, l'Islande m'a paru un pays heureux, exempt de germes de discorde et d'esprit de vengeance. La politique n'y joue aucun rôle, chose assez naturelle au reste chez une population de 35,000 habitants, répartie sur un territoire deux fois au moins plus grand que la Suisse.

PROF.-D^r PH. DE ROUGEMONT.
